



COLLOQUE



**LA RECHERCHE SUR LES ESCLAVAGES DANS LE MONDE :
UN ÉTAT DES LIEUX**

7 - 9 NOVEMBRE 2022
Agence Universitaire de la Francophonie
Campus UCAD - Dakar - Sénégal



SÉQUENCE 5

PRODUCTIONS CULTURELLES ET ESCLAVAGES (II)

Nicanor TATCHIM

Université de Lille, France

« La patrimonialisation de *Bimbia*, lieu d'esclavage et de la traite négrière dans le Cameroun anglophone : approches et enjeux communicationnels »

INTRODUCTION

« *Bimbia, lieu d’esclavage, mémoire de l’humanité* » ! Telle est l’une des sous-thématiques de l’exposition itinérante « *Mémoires libérées* », qui a eu lieu en 2017 au Musée national du Cameroun, à Yaoundé, et co-organisé par l’État du Cameroun et l’association *Les Anneaux de la Mémoire*. L’un des objectifs du projet était « la reconstitution de la vérité historique sur le site de Bimbia »¹, explique le ministre Camerounais de la Culture. L’exposition, plus globalement, allait « en droite ligne avec l’option gouvernementale de réhabilitation des lieux de mémoire »², poursuit le ministre. Il faut dire que *Bimbia, lieu d’esclavage et de la traite négrière*, a été découvert dans le Sud-ouest anglophone du Cameroun en 1987, mais est resté longtemps peu connu jusqu’au début des années 2010, avec l’arrivée des premiers afro-américains sur le site, en quête de lieu de commémoration et de recueillement.

Nous ne revenons pas ici sur l’histoire de la traite négrière sur la côte camerounaise et renvoyons le lecteur à ce propos notamment aux premiers textes de Lisa Aubrey, politiste afro-américaine, dont les recherches ont contribué à mettre *Bimbia* sous les feux de la rampe (Aubrey, 2018). Cette contribution ambitionne plutôt de mettre en lumière le dispositif communicationnel et discursif en œuvre ainsi que ses enjeux dans la mise en patrimoine du lieu. En d’autres termes, nous proposons, à partir d’une approche communicationnelle et discursive (Davallon, 2022, 2006 ; Jeanneret 2019, Bocoum & Toulhier, 2013), une des premières clés d’analyse de la patrimonialisation de *Bimbia* – les premiers travaux ayant privilégié les approches historiques et politiques (Aubrey, 2019 ; Sinang, 2018 ; Eltis & Richardson, 2010).

L’analyse repose sur un corpus de discours et d’actions de communication qui intègrent le catalogue de l’exposition « *Mémoires libérées* » et précisément la sous-thématique « *Bimbia, lieu d’esclavage, mémoire de l’humanité* » ; le décret ministériel « portant classement du site historique de Bimbia au patrimoine culturel national », la signalétique urbaine dans la commune de Limbé III qui abrite le site, les reportages de la télévision nationale sur le site, le discours des « médiateurs culturels » sur le parcours de visite. Ce corpus principal est complété, d’une part, par des entretiens semi-directifs réalisés avec les responsables du ministère des Arts et de la Culture, et d’autre part, par les notes (d’observations) ethnographiques sur le parcours de visite proposé par les « médiateurs ». Ce corpus de discours hétérogènes du point de vue des supports et des modalités de production, permet d’avoir une vue globale sur la communication et la médiation mémorielle à *Bimbia*. Il permet de dégager les grandes tendances ainsi que les sens de cette communication (Duyck & Riondet, 2008).

Les résultats d’analyse montrent une communication et une médiation mémorielle à la fois formelle et informelle. Par médiation mémorielle formelle nous entendons un discours officiel de médiation porté par les autorités publiques, par opposition à la médiation informelle qui est une initiative des habitants du village Bimbia. Ainsi, le site d’esclavage de Bimbia, comme d’autres lieux de mémoire, s’expose à l’émergence d’un discours mémoriel alternatif, qui peut déboucher sur le phénomène de « remplacement de la mémoire » (Araujo, 2018). Le site

¹ Narcisse Mouelé Kombi, préface du catalogue de l’exposition, p. 07.

² *Ibid.*

s'expose à une confusion des messages de médiation. Car faute de marqueur discursifs visibles et clairement institutionnalisés, il s'y développe une mémoire de la traite clandestine³. Le propos ici n'est pas d'exclure la communauté villageoise du processus de patrimonialisation et de transmission de la mémoire du lieu, au risque d'arriver à une « patrimonialisation par le haut » (Sinou, 2005). Il s'agit, au contraire, d'accompagner les actions informelles de médiation mémorielle observées sur le site (spectacles, reconstitution de scènes d'achat d'esclaves, festivalisation de la mémoire de la traite, tradition orale et populaire de la transmission)⁴ et de les articuler au discours officiel ; d'enraciner celui-ci aux réalités endogènes, aux cultures populaires (Gaye, 2019). Cette démarche peut contribuer à la production d'un nouveau régime discursif, et donc, d'un nouveau type de patrimoine, loin de la conception classique ou occidentale de la patrimonialisation (Sinou, 2005 ; Sarr & Savoy, 2018). La façon de nommer l'objet, la démarche de qualification et de médiation (associer la parole des victimes, le public de proximité – les acteurs par le bas) peut faciliter son appropriation et sa valorisation.

Plus globalement, cette contribution, qui rentre dans l'axe 3 « La transmission de la mémoire de l'esclavage », se veut une recension des travaux sur la communication en général et la médiation de la mémoire de l'esclavage et de la traite négrière en particulier. L'article propose, dans une double approche théorique et empirique, une réflexion sur la patrimonialisation comme processus de mise en communication du traumatisme de l'esclavage et de la traite négrière. Il montre comment, contrairement à d'autres mémoires – celle de la guerre anticoloniale par exemple (Sigankwé, 2018) –, l'État au Cameroun tente de mettre en place une politique et un dispositif mémoriel de la traite négrière. La stratégie étatique, visiblement lacunaire, permet l'émergence des initiatives informelles de médiation et de transmission mémorielle.

I - UNE APPROCHE COMMUNICATIONNELLE ET DISCURSIVE DE LA PATRIMONIALISATION

Ils sont innombrables les travaux qui se saisissent des lieux-objets de l'esclavage et de la traite négrière comme des « êtres historiques » et dans une certaine mesure des « êtres politiques »⁵, c'est-à-dire à la fois témoins d'un passé tragique et d'un gouvernement déshumanisé des sociétés, particulièrement régie par le commandement des corps, les « corps-choses » (Mbembe, 2020 : 81). Ce travail se propose, quant à lui, de poser un regard communicationnel et discursif sur les lieux-objets mémoriels de la traite. Privilégier l'approche communicationnelle et discursive, c'est saisir les lieux-objets de l'esclavage et de la traite négrière comme des « êtres de discours » que le travail de patrimonialisation inscrirait dans un processus communicationnel. La communication est ici à entendre dans son sens large, c'est-à-dire en tant dispositif incluant une dimension techno-médiatique, documentaire, textuelle, sémiotique, rhétorique.

³ Il n'est pas rare d'entendre parmi des groupes de visiteurs des voix en désaccord avec le récit déroulé par les jeunes du village Bimbia dans le cadre de leur médiation (informelle).

⁴ Les jeunes du village qui assure la médiation (informelle) sur le site expliquent avoir appris l'histoire du lieu à partir du récit de leurs parents et grands-parents dans le cadre de la tradition de transmission orale.

⁵ En partant uniquement de l'exemple du site de *Bimbia*, tous les travaux produits depuis la (re)découverte du site en 2011 sont des œuvres d'historiens et de politistes. Voir par exemple en bibliographie les travaux de Aubrey (2018, 2019) ; Sinang (2018), Owona (1997).

Dans leurs travaux sur le « devenir patrimoine » des objets et processus sociaux, Jean Davallon et Yves Jeanneret ont respectivement montré la dimension langagière (Davallon, 2022) et poétique (Jeanneret, 2019) de ceux-ci. Appréhender les lieux-objets de l'esclavage et de la traite négrière comme des « êtres communicants », dans la perspective des travaux de ces auteurs sur le patrimoine, c'est les considérer comme des êtres porteurs de discours – discours sur le passé, évidemment –, mais aussi, et peut-être surtout, discours sur le temps présent, celui-ci étant lui-même le fruit de l'histoire et la graine des temps qui viennent.

La patrimonialisation selon l'approche communicationnelle et discursive, c'est saisir le processus patrimonial comme un processus signifiant. C'est l'idée de l'existence de régularités plus ou moins formelles de situations de production de sens dans un processus social (Jeanneret, 2019 : 20). Patrimonialiser, du point de vue de la communication, c'est attribuer une valeur à une réalité matérielle ou processuelle ; c'est la construction d'une « représentation savante », explique Jean Davallon. La « réalité ainsi interprétée et la représentation savante qui l'interprète, ajoute cet auteur, vont alors constituer l'être social et signifiant : un être culturel composite, un objet patrimonial » (Davallon, 2022 : 05).

Se pencher sur *Bimbia* en tant qu'espace-témoin de l'esclavage et de la traite négrière, c'est mettre en lumière le discours patrimonial à/sur *Bimbia*. C'est s'intéresser au discours qui fait patrimoine. C'est affirmer que patrimonialiser c'est discourir, c'est-à-dire produire un ensemble de récits inscrits sur un ensemble de supports (de communication) et dont l'objectif est de produire pour le lieu-objet un ensemble de valeurs qui en feront un espace digne de protection et de valorisation. Et par conséquent, nécessaire à la compréhension de notre temps – temps inscrit, nous l'avons indiqué précédemment, dans une trajectoire historique, un rapport au passé et à l'avenir. Le discours patrimonial, porté par un dispositif communicationnel, un dispositif sociotechnique et sémiotique de publicisation, participe de la sauvegarde et de la transmission du lieu-mémoire aux générations qui se succèdent. L'idée ici c'est de questionner et analyser les dispositifs et rationalités de l'écriture patrimoniale (Davallon, 2022, 2006), ainsi que les enjeux qui les entourent à partir du cas spécifique du site l'esclavage et de la traite négrière de Bimbia. Un tel exercice permet dans révéler les acteurs engagés dans le processus de patrimonialisation. Il permet aussi de saisir les étapes, de comprendre les débats, les modalités de production des discours et les luttes qui se jouent entre différentes forces sociales. C'est ce processus socio-discursifs qui peut permettre de comprendre le discours patrimonial qui s'institutionnalise sans pour autant clore les débats et luttes symboliques, les conflits de mémoires, et donc, des conflits discursifs.

II - PATRIMONIALISER C'EST COMMUNIQUER : LA COMMUNICATION ET LA MEDIATION MEMORIELLE À BIMBIA

Tout processus de patrimonialisation commence et termine par la communication. Il faut identifier, nommer, qualifier, décrire, transmettre le lieu-objet de mémoire. Il y a un travail d'énonciation, c'est-à-dire la production d'un discours à destination d'un public. La description participe du travail de documentation, elle-même à la base du travail de médiation – médiation au sens d'une macro-structure avec de micro-formes sémiotiques. Plus simplement, il s'agit de médiation au sens d'articulation d'une diversité de formes et de

supports de sens : linguistique, photographique, audio-visuel, numérique, entre autres⁶. Les discours patrimonialisant en tant que discours médiatique (porté par une diversité de support de médiation) ont vocation à intégrer l'espace public, à circuler et à se disséminer dans le corps social. Cette circulation-dissémination participe de la production de la mémoire-patrimoine, la mémoire collective (Halbwachs, 1950). Au Cameroun, *Bimbia*, lieu d'esclavage et de la traite négrière, permet d'observer une double réalité formelle et informelle de production patrimoniale.

II - A - LA « LOGIQUE D'ÉCRITURE » DANS LE DISPOSITIF FORMEL DE (RE)VALORISATION DE BIMBIA

« Qu'est-ce qui s'est passé à *Bimbia* pour qu'un site autrefois aussi important disparaisse des cartes et de l'histoire, et n'ait pas sitôt attiré l'attention des chercheurs ? Qu'est-ce qui explique l'amnésie collective qui a fait croire que le Cameroun a été très peu affecté par les déportations liées à la traite atlantique ? ». Ces interrogations du ministre Camerounais de la Culture⁷, que nous reprenons à notre compte, dénotent au moins une chose : la méconnaissance d'un lieu-objet de mémoire – de la traite négrière ou non – est liée au défaut d'identification et de médiation, c'est-à-dire l'absence d'un processus communicationnel. Les interrogations traduisent aussi l'intérêt que l'État du Cameroun porte à l'histoire du site et la nécessité de redonner à celui-ci la place qui est la sienne à la fois dans l'histoire nationale et dans celle, plus globale, de l'esclavage et de la traite transatlantique. Elles donnent un sens à l'action publique patrimoniale en direction du site de *Bimbia*.

En effet, si la société camerounaise est restée plus ou moins indifférente au sujet de *Bimbia* à sa (re)découverte en 1987, on observe depuis une dizaine d'années une mobilisation générale autour du site. Celle-ci fait notamment suite à la première visite sur le lieu des premiers afro-américains ayant identifié leurs origines camerounaises en 2011. Dans sa démarche de reconnaissance et de valorisation du site, l'État camerounais a procédé au classement de *Bimbia* au patrimoine historique national en 2013⁸. Depuis lors, le gouvernement met en œuvre le « projet de sauvegarde et de documentation du port d'embarquement des esclaves de Bimbia »⁹ à travers l'association *La Route des chefferies*¹⁰. Le programme s'organise en cinq principales étapes : « le déblaiement et le débroussaillage du site ; les enquêtes historiques et archéologiques de surface ; le relevé de données topographiques ; le repérage photographique du site ; un projet de parcours scénographique du site en 3D ; la réalisation d'une exposition et enfin, des outils de communication »¹¹. Ce sont ces étapes, officielles, que nous essayons d'appréhender à partir d'une approche communicationnelle et discursive. L'organisation du projet, comme nous pouvons le noter, dissocie la communication (présentée comme la dernière étape) du reste de la démarche de patrimonialisation, ce que l'approche

⁶ Sur le rapport entre dispositifs numériques et médiation mémorielle, voir par exemple le vol 12 de la revue *Les Cahiers du numérique* sur « La médiation des mémoires en ligne », <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-du-numerique-2016-3.htm>, consulté en juin 2022.

⁷ Voir Avant-propos du catalogue de l'exposition « *Bimbia*, lieu d'esclavage, mémoire de l'humanité », p. 06.

⁸ A travers le décret ministériel n°0002/MINAC/CAB du 18 mars 2013. Les articles 02 et 03 du décret placent la gestion et la protection du site sous l'autorité du ministère chargé du patrimoine culturel.

⁹ Voir le catalogue de l'exposition « *Bimbia*, lieu d'esclavage, mémoire de l'humanité », p. 92.

¹⁰ A propos de l'association et de ses projets, voir <https://routedeschefferies.com/index.html>, consulté en juin 2022.

¹¹ Voir le catalogue de l'exposition « *Bimbia*, lieu d'esclavage, mémoire de l'humanité », p. 92.

communication et discursive remet en question en tentant de montrer que tout processus de patrimonialisation est fondamentalement communicationnel (Davallon, 2006).

Insistons à présent sur la « logique d'écriture ». Depuis 2013, en effet, il y a à *Bimbia* une véritable politique de la mémoire de la traite négrière. Au-delà de la protection physique du lieu, la politique de l'État inclue des programmes de recherche. Sur le terrain, de nombreuses missions archéologiques se sont déployées, des travaux d'historiens et de politistes ont été conduits, de nombreux colloques ont été organisés, une exposition temporaire a eu lieu au musée national du Cameroun en 2017. L'ensemble de la documentation, des récits historiques, archéologiques, politiques, et même économiques et promotionnels déjà produits ou en cours de production rentre dans une démarche d'identification, de définition et de qualification du lieu-objet. Ce travail de production discursive est ce que Davallon appelle la « logique d'écriture », et/ou « représentation savante » (Davallon, 2022). La « logique d'écriture » vise à rendre intelligible le lieu-objet. C'est la littérature technique qui façonne le discours de médiation patrimoniale. Il s'agit d'une activité « sémiotisante » à la base de tout processus de patrimonialisation. Elle participe à l'institutionnalisation du lieu-objet et à sa popularisation. Elle lui donne une existence sociale (Davallon, 2022). Le travail de qualification/description rentre dans un dispositif de communication, d'analyse et d'interprétation entre experts qui débouche sur la reconnaissance du lieu, c'est-à-dire contribue à lui attribuer une valeur qui en fait un patrimoine.

La reconnaissance de la valeur (patrimoniale) du lieu-objet conduit à l'inscription de celui-ci sur une liste qui peut être nationale ou internationale. Au Cameroun, l'inscription de *Bimbia* sur la liste du patrimoine historique national traduit cette reconnaissance. L'acte d'inscription au patrimoine national est par nature communicationnel. Non seulement il donne de la visibilité au lieu-objet, il construit autour de celui-ci un discours qui oriente son interprétation et sa réception. Cette construction, au-delà de nationaliser, voire internationaliser le discours patrimonial, l'inscrit dans une macro-structure communicationnelle qui intègre de nouveaux dispositifs, notamment numériques qui pérennisent le discours et amplifie la publicisation.

II - B - LA MÉDIATION : FAIRE DE *BIMBIA* UN LIEU DE PARTAGE ET DE TRANSMISSION DE LA MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE ET DE LA TRAITE

Le travail scientifique (historique, archéologique, politologique) – qui construit une « représentation savante » –, nourrit le travail de production du dispositif de médiation et l'élaboration du discours mémoriel. Sur le site de *Bimbia*, les résultats des premières recherches archéologiques, historiques et d'aménagement géographique « permettent de proposer un parcours scénographique qui devra contribuer [...] à une meilleure signalétique du site et sa valorisation »¹². L'élaboration du parcours scénographique indique des « aménagements qui intègrent des espaces d'accueil, un bâtiment semi-ouvert d'exposition, une signalétique du site et les anciens ponts réaménagés », poursuit le gouvernement camerounais¹³.

¹² *Ibid.*, p. 92.

¹³ *Ibid.*, p. 92.

A côté du travail de construction scénographique et de structuration du discours mémoriel *in situ*, le projet de patrimonialisation donne à voir d'autres stratégies et formes de médiation. L'exposition « *Mémoires libérées* » et précisément la thématique « *Bimbia, lieu d'esclavage, mémoire de l'humanité* » en fait partie. Tenue au Musée national du Cameroun en 2017, elle proposait un parcours de visite historicisant l'esclavage et la traite négrière au Cameroun avec des sous-thématiques telles que « *Bimbia et la traite transatlantique de 1750 à 1880* » ; « *Bimbia et l'abolition* », etc. Le discours expographique mettait aussi l'accent sur la description physique des lieux, notamment la cellule d'esclaves, décrite à la fois par les panneaux et la médiatrice du musée nationale comme « *un bâtiment quadrangulaire avec deux portes dont l'une la "porte de non-retour" donnant sur la rivière où des pirogues recueillaient les captifs pour les conduire vers les bateaux négriers plus loin dans l'océan* »¹⁴. Le récit expographique mettait également en lumière différents sites témoins de l'esclavage et de la traite négrière dans différentes régions du Cameroun. Les marchés de Bangou-Laapou, de Foumban, de Bamendjinda ou de Bafut dans le grand-ouest du Cameroun ; les anciennes villes *Bell Town* et *Akwa Town* dans la région du Littoral, et le fleuve Wouri – par lequel les navires acheminaient les captifs –, sont décrits comme des lieux de commerce et de transits des captifs vers la côte ouest, à Bimbia, ou vers le Nigéria¹⁵.

Le dispositif institutionnel de (re)valorisation du site de *Bimbia* laisse observer une approche décentralisée. L'État du Cameroun, à travers la mairie de Limbé 3 développe, au plus près du site, un discours porté par un ensemble d'outils de communication territoriale dont le festival des Arts et de la Culture de Limbé et la signalétique urbaine. En ce qui concerne le festival, la municipalité de Limbé a créé en 2014 la *Limbe Festival of Arts and Culture (Festac)*¹⁶. L'évènement apparaît depuis lors comme un instrument (populaire) de mise en discours de la mémoire de l'esclavage et de la traite négrière. *Limbe Festival of Arts and Culture* est une rencontre annuelle qui se déroule pendant environ 10 jours (au mois d'avril). Il offre une palette d'activités culturelles et sportives : concerts de musique, activités culinaires, danses traditionnelles, courses de pirogues, lutte traditionnelle, lutte à la corde, marathon, etc. Le festival organise aussi des activités de commémoration de l'abolition de l'esclavage et de popularisation de la mémoire de la traite négrière à *Bimbia*. Sur ce dernier point précisément, des visites sont conduites sur le site de *Bimbia*, des croisières sont organisées sur la côte atlantique d'où partaient les captifs vers les Amériques. Des spectacles de reconstitutions d'achat d'esclaves sont également organisés sur le site. Au cours de l'édition de 2019, par exemple, ceux-ci ont vu la participation de touristes Blancs Anglais et Espagnol jouant le rôle de maîtres d'esclaves, comme l'indique cette image¹⁷ :

¹⁴ Médiatrice du Musée national, visite guidée, 17 octobre 2017.

¹⁵ Notes ethnographiques prises lors de l'une de nos visites de l'exposition, 17 octobre 2017.

¹⁶ Cela intervient donc un an seulement après le début de la mise en œuvre du « projet de sauvegarde et de documentation du port d'embarquement des esclaves de Bimbia ». Précisons aussi que l'anglais ici est lié au fait que Limbé est une commune du Cameroun anglophone.

¹⁷ Pour un extrait du spectacle, voir la captation du la télévision nationale du Cameroun, la CRTV, <https://www.youtube.com/watch?v=VstztXRLdFI>, consulté le 07 mai 2022.

Photo n°1 : scène de reconstitution



Source : image de la télévision d'État-Cameroun, avril 2019

Le spectacle de reconstitution apparaît comme un moment attendu par les festivaliers selon de nombreux échanges formels et informels réalisés à Bimbia et Limbé. La festivalisation du récit mémoriel permet une articulation entre production de la mémoire collective, fête populaire (dans une région anglophone en proie à la guerre de sécession depuis 2016) et promotion du tourisme (de mémoire)¹⁸.

Il faut préciser qu'au-delà des touristes (occidentaux), *Limbé Festival Arts and Culture* voit la participation de nombreuses diasporas africaines installées dans le Sud-Ouest anglophone du Cameroun. Il semble y avoir une véritable stratégie identitaire pluraliste. Nigériens, Gabonais, Ghanéens, Guinéens, Béninois prennent part aux festivités à travers des spectacles de danses traditionnelles de leurs pays d'origine¹⁹. La question de la promotion de la diversité culturelle et de la cohabitation pacifique des peuples côtoie ainsi celle de la popularisation de la mémoire de la traite négrière. Ce qui fait dire à Motanga Andrew, délégué à la Communauté urbaine de Limbé et président du comité d'organisation de l'événement, que « le Festac est par le peuple, pour le peuple et appartient au peuple. C'est une preuve palpable de la coexistence pacifique entre toutes les cultures à Limbé »²⁰. L'approche festivalière du traumatisme de la traite (Gaye, 2019) est ici donc promotrice du dialogue interculturel.

S'agissant de la signalétique urbaine, l'édile municipale a développé un réseau de supports urbain de communication au sujet de *Bimbia*. Des plaques signalétiques d'orientation aux statues d'esclaves et de missionnaires tels que l'Anglais Alfred Saker, on observe dans l'espace public urbain un ensemble de traces du passé esclavagiste et colonial de la ville comme on peut le voir sur les images ci-dessous :

¹⁸ Gaye (2019) montre une dynamique similaire à Gorée.

¹⁹ Notons que du fait notamment de l'activité de pêche sur la côte ouest camerounaise, de nombreux ressortissants d'Afrique de l'Ouest et Centrale se sont installés dans le Sud-Ouest du Cameroun.

²⁰ Interview accordée au journal en ligne Ocamer.org : <https://ocamer.org/festac-au-dela-de-laspect-culturel/>
Consulté le 07 mai 2022.

Photo n°2 : statue d'esclave portant des chaînes au centre du village Bimbia



Photo n°3 : signalétique urbaine, mairie de Limbé III



La stratégie d'inscription des traces de la mémoire de l'esclavage dans l'espace public urbain va au-delà de la ville de Limbé ou du village Bimbia. Quand il ne reste plus de vestiges, des statues et monuments aux esclaves sont érigés sur les anciennes places du marché de captifs dans les régions du Littoral et de l'Ouest Cameroun, notamment. Dans cette dernière, qui fut l'une des plus touchées par la traite transatlantique, les exécutifs communaux, avec la collaboration des chefferies traditionnelles ont développé un réseau de communication et de médiation autour de la mémoire de l'esclavage et de la traite négrière. Cette stratégie de mise en circulation de la mémoire de l'esclavage a pour principal support les statues et œuvres d'art. Au sein des chefferies traditionnelles dans l'Ouest Cameroun, des Cases patrimoniales ou Musées communautaires consacrent également une partie de leurs expositions à la question²¹.

²¹ Le projet des Cases patrimoniales est notamment accompagné par l'association *La route des chefferies*. Pour en savoir plus : <https://routedeschefferies.com/la-route-des-chefferies.html#Ucc4lMo6>, consulté le 07 mai 2022.

Photo n°4 : monument commémoratif du marché d'esclaves de Laapou à Bangou, Ouest Cameroun



Source : image e-patrimoine africain

Outre le musée national, le festival, la signalétique urbaine et autres supports de médiation territoriale, la démarche communicationnelle intègre des dispositifs techniques, audiovisuels de publicisation.

II - C - LA PUBLICISATION-MÉDIATISATION

L'établissement de la valeur de l'objet conduit à la patrimonialisation, c'est-à-dire à l'inscription au patrimoine national (ou mondial). L'acte d'inscription met l'objet sous le feu des projecteurs et en même temps définit son schème interprétatif – schème qui déterminera la structure sémantique et la circulation du discours mémoriel dans l'espace médiatique (Davallon, 2022). L'objet et le discours qui l'accompagne intègrent ainsi un circuit communicationnel élargi, porté par un dispositif sociotechnique et numérique : c'est le processus de publicisation-médiatisation de l'objet mémoriel.

Le dispositif gouvernemental de (re)valorisation du site d'esclaves et de la traite négrière de Bimbia intègre les médias d'État et particulièrement le média télévisuel dans sa version traditionnelle et numérique (Crtv web). Depuis l'arrivée des premiers afro-américains sur le site et surtout depuis le classement de celui-ci au patrimoine national et la mise en œuvre du projet de sa sauvegarde et de sa documentation, les médias d'État ont produit divers reportages et programmes autour de *Bimbia*, son histoire, les projets gouvernementaux de valorisation du site, les acteurs impliqués dans sa sauvegarde, etc. Une observation attentive de ces programmes nous a permis de relever une dizaine de productions bilingues (français et anglais) sur le site ou en lien avec celui-ci. Certains sont des reportages sur la commémoration de la Journée de l'abolition de l'esclavage, occasion pour les médias d'État de « revisiter la ville de Bimbia, ancien marché aux esclaves », selon un article du quotidien gouvernemental²². On note aussi des comptes rendus de travaux d'experts sur le site, notamment ceux de

²² Voir Crtv Web : <https://www.crtv.cm/2020/12/bimbia-remiscing-the-slave-trade/>, consulté le 08 mai 2022.

l'Unesco dans le cadre du projet d'inscription du lieu au patrimoine mondial de l'humanité²³ ; ou encore les scènes de reconstitution du commerce d'esclaves sur le site de *Bimbia*²⁴. Il se dégage alors, dirait Jean Davallon (2022), au moins deux formes de publicisation : la publicisation documentaire et la publicisation technique. La première fait référence aux productions audiovisuelles (en particulier des films documentaires) avec une éditorialisation de type narratif. Elle est à destination des publics profanes. La publicisation technique met en scène un discours patrimonial médié par des plateformes spécialisées comme, par exemple le site internet de l'Unesco ou tout autre dispositif d'inventaire. Elle définit le schème interprétatif quand la publicisation documentaire porte et fait circuler le discours mémoriel dans le corps social. En parallèle de ces dispositifs institutionnels, on note des actions de médiation (populaire) élaborées par les habitants.

III - DES INITIATIVES INFORMELLES DE MÉDIATION MÉMORIELLE

Nous avons tenté de montrer ci-dessus les mécanismes de construction et de publicisation de la mémoire de l'esclavage et de la traite négrière à partir, notamment de l'articulation avec la dynamique festivalière et culturelle. La mise en scène mémorielle à partir des cultures populaires n'est pas l'apanage des acteurs institutionnels. En effet, notre démarche de collecte des données, basée sur une méthodologie plurielle, nous a permis de réaliser à plusieurs reprises un travail d'ethnographie de terrain sur le site de *Bimbia*²⁵. L'une des observations particulièrement notables est la volonté d'appropriation à la fois physico-matérielle et sémio-discursive du lieu par les habitants du village *Bimbia*.

III - A - UN PARCOURS SCÉNOGRAPHIQUE INFORMEL DE MÉDIATION

En effet, la communauté villageoise assure sur le site une mission informelle à la fois de conservation de l'espace et de production-médiation d'un discours mémoriel informel. Elle déploie un dispositif parallèle de médiation mémorielle qui intègre un parcours scénographique, la reconstitution des scènes de capture, d'achat-vente d'esclaves et des spectacles de danses traditionnelles avec, plus souvent, des pèlerins afro-américains en quête de leurs racines.

L'un des principaux médiateurs informels s'appelle Bimbi Edimo. Il dit être un des descendants de Bimbi, ancien chef du village dont le nom aurait été attribué à la localité (*Bimbia*). Bimbi propose un parcours de visite qui débute par un propos introductif dans lequel le « médiateur » se présente et fait un très bref historique du site :

« ... Le site de *Bimbia* a été découvert en 2008, juin 2008. Voilà pourquoi il y a encore des vestiges qu'on n'a pas encore retrouvé. Parce que le site est tellement grand, 47 hectares, on ne peut pas tout faire, tu vois... On travaille encore pour savoir ce qui s'est vraiment passé. Parce que le site de *Bimbia*, il y avait quatre pays qui vivaient ici : les Allemands, les Portugais, les Anglais et des Belges... »²⁶.

²³ <https://www.crtv.cm/2021/04/unesco-heritage-experts-evaluating-bimbia-slave-trading-site-at-pm/>, consulté le 08 mai 2022.

²⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=VstztXRLdFI>, consulté le 08 mai 2022.

²⁵ Novembre 2016, octobre et novembre 2017, décembre 2021 et janvier 2022.

²⁶ Notes de terrain et retranscription du discours de médiation informelle, 11 novembre 2017.

Après l'accueil et le propos introductif, le parcours scénographique informel commence sur des vestiges que le « guide » présente comme étant l'ancien bureau d'accueil et poste d'observation des maîtres esclavagistes. Les visiteurs sont ensuite emmenés sur plusieurs centaines de mètres au milieu d'une forêt de bambous, humide à quelques endroits, sèche et ensoleillée à d'autres. Plus bas sur ce site situé sur un terrain légèrement en pente, le « guide » fait découvrir un espace avec une forte concentration de vestiges visiblement très anciens. Il montre d'abord une sorte de demi-mur légèrement couvert de mousses qu'il présente comme « l'ancienne mangeoire et abreuvoir » d'esclaves. Il conduit ensuite les visiteurs, un peu à droite, vers des grands poteaux qu'il dit être les restes de la raffinerie qu'abritait le site :

« Ici c'est une raffinerie, parce qu'ils raffinaient l'huile de palme. A l'intérieur du site il y avait une grande plantation. Il y a une autre plantation de banane-plantain. Voilà pourquoi il y a les bambous de Chine. Pendant cette période, ils utilisaient les bambous à soutenir les plantains pour qu'ils ne puissent pas tomber... »²⁷.

Une autre escale du parcours de visite permet de voir des vestiges situés un peu en hauteur. Le « médiateur » présente ces derniers comme étant les restes de la maison d'habitation des maîtres d'esclaves Blancs avec des jeunes femmes captives choisies pour assouvir leurs désirs sexuels. La position en hauteur de l'édifice était idéale pour la surveillance des esclaves ainsi que l'ensemble du site, explique-t-il. Mais avant, sur le chemin qui y mène, le « guide » ramasse des briques qu'il dit avoir été fabriquées en Europe et transportées à Bimbia par les propriétaires d'esclaves :

« Ces briques... normalement... il est écrit dessus JFK [il tient en main une brique portant les trois lettres]. Tous ceux-là ce sont des fabricants de briques [les lettres JSK seraient les initiales des fabricants de briques et propriétaires d'esclaves]. Pourquoi ils fabriquaient des briques ? Parce que si tu avais besoin d'esclaves, il fallait construire là où seront gardés tes esclaves... »²⁸.

Le récit mémoriel fait subitement une focale sur ce qu'il appelle les « guerres de tribus », à l'issue desquelles les parties victorieuses entraînent en possession d'esclaves destinés aux marchands négriers :

« La tribu qui remportait la guerre avait plus d'esclaves, et ces esclaves sont vendus aux Blancs. C'étaient des chefs qui vendaient des esclaves aux Blancs. Il y a certains esclaves qui sont arrivés ici à Bimbia par leur propre volonté. Comment ils sont arrivés par leur propre volonté ? Parce que ces Blancs allaient faire croire aux chefs qu'ils avaient besoin d'employés... »²⁹.

Le parcours fait ensuite escale à « la porte de non-retour ». Cet endroit qui était, explique le « guide », « le plus tragique, l'endroit de la séparation » :

« On les faisait sortir par comme ça, et lorsque la marée était haute, elle arrivait jusqu'à ce niveau-là [il montre du doigt le niveau de la marée]. Ils utilisaient des petites pirogues pour les embarquer jusqu'à l'île. Parce que normalement le bateau accostait à l'île ».

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

Avant de traverser la « porte de non-retour », les captifs subissaient, poursuit le « guide », des « traitements inhumains » : « Ils étaient donc enchaînés ici sur ces poteaux, voilà pourquoi tu vois encore des traces là. Ils étaient enchaînés comme ça, la chaîne ici au cou... ». Ici, le « guide » tente de reproduire la scène. Il se colle le dos au poteau et montre la position qu'occupaient les esclaves récalcitrants et à quel endroit leurs corps étaient traversés par des chaînes : le cou et la hanche.

Sans être exhaustif, ces éléments du « discours mémoriel » de Bimbi Edimo, jeune « guide » du village Bimbia, donne une idée de l'activité de médiation informelle à l'œuvre sur les lieux-mémoires de l'esclavage et de la traite négrière au Cameroun. La dimension informelle, le manque de légitimité de l'acteur-médiateur, les approximations, les hésitations dans le récit font observer dans le public des formes de contestation du discours de médiation. En effet, il n'est pas rare d'entendre des visiteurs remettre en question le récit du « médiateur ». Certains trouvent son discours « bâclé », « déconstruit », d'autres le trouvent carrément « erroné ». Par exemple, la partie du récit sur les « guerres tribales » et la vente d'esclaves par les parties victorieuses est particulièrement contestée et présentée comme un récit mémoriel esclavagiste repris « naïvement » par un « médiateur inculte »³⁰. Parmi les visiteurs, des voix appellent le ministère de la Culture à « prendre ses responsabilités ». Celui-ci n'est d'ailleurs pas ignorant des actions de médiation informelle sur le terrain. Il note que « les populations autochtones voient l'occasion d'une opportunité économique où tout le monde se transforme en guide... »³¹. Le ministère de la Culture ajoute que « sans aucune connaissance des notions de préservation d'un patrimoine naturel et historique [...], l'accueil des touristes va alors se faire au gré du villageois qui remplit la tâche sans aucun discours historique vérifié et construit »³². Le récit mémoriel informel, visiblement approximatif, favorise le risque de confusion de mémoire, de développement local d'une mémoire alternative de l'esclavage et de la traite négrière. Ce d'autant plus des historiens évoquent sur le site plusieurs hypothèses : celle d'un site négrier, celle d'un cadre abritant une usine de production d'huile de palme, celle d'une cacaoyère, où, pendant la colonisation allemande, était pratiqué le travail forcé (Sinang, 2018 ; Owona, 1996). Selon Joseph Jules Sinang, reprenant les travaux d'Yvonne Onana, une autre mémoire locale évoque les ruines de Bimbia comme espace de recasement d'esclaves libérés par les forces britanniques dans le combat qu'ils menaient contre la traite négrière face aux forces germaniques (Sinang, 2018 ; Onana, 1997). Il semble donc avoir sur le site un « télescopage des mémoires » (Sinang, 2018 : 71). Le parcours scénographique et le discours du « guide » Bimbi Edimo pourraient ainsi participer à ce que l'historienne de l'esclave Ana Lucia Araujo (2018) décrit comme le phénomène de « remplacement de la mémoire ». Ils ne sont pourtant qu'un élément du dispositif informel de médiation mémorielle à *Bimbia*.

III - B - UNE RECONSTITUTION « VILLAGEOISE » DES SCÈNES D'ACHAT-VENTE DE CAPTIFS

Outre le parcours scénographique proposé aux visiteurs, l'initiative de médiation informelle donne aussi à voir la reconstitution des scènes d'achat-vente d'esclaves par les habitants du

³⁰ Notes de terrain sur le parcours de visite, 11 novembre 2017.

³¹ Voir le catalogue de l'exposition, « Bimbia, lieu d'esclavage, mémoire de l'humanité », p.92.

³² *Ibid.*

village. Les membres de la communauté locale, jeunes hommes et femmes pour la plupart, jouent devant des touristes différents rôles. Les uns jouent le rôle d'acheteurs d'esclaves, d'autres, celui de captifs. Ces derniers, comme on peut le voir sur les images ci-dessous, sont assis à même le sol, les mains enchaînées. Ils sont gardés dans des hangars en pailles construits pour la circonstance et tenant lieu de cellules. Presque nu(e)s, les femmes arborent de simples pagnes, et les hommes, des cache-sexes. Ils sont la plupart du temps en pleurs au moment où se déroulent à l'extérieur des négociations d'achat-vente³³.

Photo n°5 : femmes captives dans les cellules



Source : images de la télévision d'État-Cameroun, avril 2019

Photo n°6 : exemple de scènes de reconstitution sur le site par des jeunes du village Bimbia



Ces reconstitutions de scènes sont produites plus souvent à des moments de forte présence de touristes. Lors de notre étude ethnographique de novembre 2017, par exemple, nous avons assisté à plusieurs scènes de médiation par la reconstitution d'achat-vente de captifs. Elles se sont déroulées en partie en présence du Haut-Commissaire du Canada au Cameroun. Bimbi Edimo, notre « guide touristique » pendant la matinée, s'est dans l'après-midi attribué un autre rôle, celui d'esclave capturé et en attente d'être acheté et conduit vers les Amériques. Dans le cadre d'entretien et échange informels sur ses sources d'information, et plus généralement son travail de médiation mémorielle à *Bimbia*, Bimbi Edimo répond que

³³ Notes de terrain, novembre 2017.

l'histoire du site, de l'esclavage et la traite négrière dans le village est une transmission parentale, familiale selon la tradition orale³⁴.

III - C - DES TRADITIONS CULTURELLES COMMUNAUTAIRES POUR LA PROMOTION MÉMORIELLE

Notre étude ethnographique couplée ici à l'analyse d'archives vidéo³⁵ nous permet par ailleurs de voir des formes tradi-communautaires de promotion de mémoire de la traite. Il y a *Bimbia*, dans l'initiative de patrimonialisation et de médiation informelle une dynamique de « commémoration de l'esclavage par l'art » (Faucquez, 2018), ou plus exactement les arts traditionnels, le patrimoine culturel immatériel. On observe des scènes de danses, de chants et d'animations diverses organisées par les habitants du village, pour la plupart des femmes relativement âgées, en communion avec des ressortissants afro-américains venus en pèlerinage sur les traces de leurs ancêtres. Tous esquissent des pas de danses traditionnelles et chantent dans une ambiance quasi familiale. Des scènes quasi similaires de communion entre « Caméricains » – appellation qui leur est donnée pour montrer leur double culture/nationalité camerounaise et américaine – et autochtones sont relevées un peu partout dans les villages de l'Ouest et du Littoral camerounais. Des rituels de réintégration dans la communauté camerounaise sont organisés pour les « *frères et sœurs retournés en famille après de nombreux siècles de séparation* », explique Valère Épée, dignitaire et chef coutumier Sawa, membre du comité d'accueil et de réintégration des afro-américains³⁶. Les rituels sont conduits par des chefs coutumiers au sein des chefferies traditionnelles et dans des lieux symboles de l'esclavage et de la traite négrière : les anciens marchés d'esclavages au centre des villes et villages de la région. La réintégration est symbolisée par l'attribution de noms locaux, souvent des noms et titres honorifiques dans les localités en question. Joseph Mayi, ancien directeur du patrimoine culturel au ministère de la Culture et membre de la délégation d'accueil des afro-américains explique :

« Ils ont fait un deuxième voyage ici en 2012. Je les ai accompagnés à Bonaléa où ils ont créé un site. On leur a donné un espace où ils ont planté les arbres, où ils ont mis un monument. Ce monument c'est un monument à deux faces : une face regarde l'Amérique, une face regarde le Cameroun, l'Afrique. C'est-à-dire, c'est comme une union. Et je me souviens que ce jour-là on a donné un nom à chaque Américain qui était là. Il y en avait qui s'appelaient Endallé, d'autres s'appelaient Engomé, ainsi de suite. Et on leur a donné les cadeaux. Je peux te dire que on les a habillés en africaines. Quand ces filles, ces femmes-là s'habillent en africaines, tu ne fais pas la différence entre une américaine et une africaine ici. On leur a mis des Mini Kabas, avec les foulards... Il n'y a que quand elles se mettent à parler que tu vas te rendre compte que... ah... ça c'est une Américaine. Les hommes, on leur a mis des pagnes, avec des chemises... Mais c'est des Africains tout faits ! »³⁷.

Les « Caméricains » sont habillés pour la circonstance de vêtements traditionnels et il leur est octroyé, en signe d'accueil et de réintégration, des objets symboles de puissance. Les « visiteurs » semblent prendre beaucoup de plaisir dans ces moments de communion quasi

³⁴ Échanges et entretien, 11 novembre 2017, sur le site de *Bimbia*.

³⁵ Une demi-douzaine de vidéos a été analysée. 03 vidéos sont des captations réalisées par nous-même (le 11 novembre 2017) et le reste a été retrouvé sur internet.

³⁶ Entretien réalisé le 14 novembre 2017 à Douala.

³⁷ Entretien réalisé le 14 novembre 2017 à Douala.

fraternelle. En voyage de retour aux sources – sorte de retour « au pays natal » – (Césaire, 1947), les scènes semblent des moments de re-naissance, de re-découverte de soi et des siens. On observe ici des formes populaires de médiation et de promotion de la mémoire de l’esclavage et de la traite négrière. Parmi elles, les danses traditionnelles, les chansons ancestrales, la tradition orale. Car même si elles sont désinstitutionnalisées, les traditions orales donnent suffisamment d’informations sur l’esclavage et le traumatisme colonial au Cameroun (Onana, 1997 ; Mbembe, 1986). On est dans une dynamique qui donne à entendre et à voir une patrimonialisation du traumatisme de la traite prenant appui sur le patrimoine culturel immatériel. Et dans le même temps, une promotion et conservation de celui-ci par la commémoration et la transmission de la traite des esclaves. Il y a à Bimbia, au-delà de la réactivation de la mémoire (occultée) une dimension « signifiante, intégrative, dynamisante et médiatrice » du lieu-objet mémoriel (Sarr & Savoy, 2018 : 67). C’est la conception et la fonction sociale du patrimoine africain. La démarche informelle des habitants de Bimbia, l’initiative locale de protection, d’appropriation et de médiation fait des habitants les gardiens d’un lieu propriété de l’humanité.

CONCLUSION

Dire d’un objet qu’il est un élément du patrimoine sans qu’il n’y ait eu au préalable un travail de patrimonialisation, c’est réfuté toute « fonction patrimonialisante » (Davallon, 2022), c’est-à-dire tout processus conduisant à l’inscription sur les listes nationaux ou internationaux. Dans ce travail, nous nous sommes efforcés de montrer que produire la trace c’est aussi produire un dispositif communicationnel et discursif sur la trace. Patrimonialiser c’est écrire et inscrire sur des supports. L’écriture et l’inscription sur des supports étant médiation, la médiation elle-même renvoyant à la diffusion, et donc, à la communication. En un mot, patrimonialiser c’est rentrer dans un processus de médiation et de médiatisation.

Cette contribution a aussi montré le lieu-objet de l’esclavage et de la traite négrière comme lieu de vie, de rencontres et de promotions culturelles, espace de re-naissance. Qu’elles soient formelles ou informelles, les actions de médiation et de promotion mémorielle travaillent à la communion, à la réconciliation avec soi et les autres. Patrimonialiser c’est négocier avec le passé. C’est connecter hier, aujourd’hui et demain. C’est lutter contre le devenir nègre du monde (Mbembe, 2013), ces formes contemporaines d’esclavage portées par les politiques néolibérales. Comme l’écrit Achille Mbembe, « nous sommes condamnés à vivre non seulement avec ce que nous aurons produit mais aussi avec ce dont nous avons hérité [...]. Il faudra travailler avec et contre le passé de telle manière que celui-ci puisse s’ouvrir sur un futur que l’on peut partager en toute égale dignité ». La communication patrimoniale se voit ainsi revêtir un sens politique, le discours ici est pouvoir, il est humanité. Frantz Fanon n’écrivait-il pas que « parler c’est exister absolument pour l’autre » (Fanon, 2011, p.71) ?

BIBLIOGRAPHIE

Araujo Ana Lucia, « Ports esclavagistes et mémoire publique de la traite atlantique des esclaves au Brésil et aux États-Unis », *Revue du Philanthrope*, n°7, 2018.

Aubrey Lisa, « Sankofa to Bimbia, Cameroon: Little Known and Largest Site of Transatlantic Slavery in Africa Exposed (November 24, 2018) », 2019 National Conference of Black Political Scientists (NCOBPS) Annual Meeting, Available at SSRN: <https://ssrn.com/abstract=3289904>

Aubrey Lisa, *In Search of Bimbia: Transatlantic Slavery & African Diaspora Rememory in Cameroon*, Paris, Valeurs d'Afrique, 2018.

Besson Rémy et Scopsi Claire, « La médiation des mémoires en ligne », *Les Cahiers du numérique*, vol. 12, n°3, 2016, pp. 9-14.

Bocoum Hamady ; Toulhier Bernard, « La fabrication du Patrimoine : l'exemple de Gorée (Sénégal) », *In Situ* [Online], 20 | 2013, Online since 19 June 2013, connection on 05 March 2022. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/10303>.

Césaire Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, 1947.

Davallon Jean, *Le Don du patrimoine. Une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Hermès Sciences-Lavoisier, 2006.

Davallon Jean. « Traduire un processus social en patrimoine immatériel », *Communication & langages*, vol. 211, 2022, pp. 31-51.

Duyck Jean-Yves et Riondet Jean-Dominique, « Communiquer un patrimoine culturel : le cas de la commercialisation de la Corderie Royale de Rochefort », *Management & Avenir*, vol. 15, n°1, 2008, pp. 174-196.

Eltis David and Richardson David, *Atlas of the Transatlantic Slave Trade*, New Haven: Yale University Press, 2010; 2015.

Fanon Frantz, *Frantz Fanon. Œuvres*, Paris, La Découverte, 2011.

Faucquez Anne-Claire, « Commémorer l'esclavage par l'art : le cas de l'*African Burial Ground Memorial* à New York », in Aje Laurence et Gachon Nicolas (dirs), *La mémoire de l'esclavage. Traces mémorielles de l'esclavage et des traites dans l'espace atlantique*, Paris, L'Harmattan, 2018, pp. 231-252.

Gaye Aliou, « Les cultures populaires appréhendées comme outils de valorisation des mémoires collectives de l'esclavage à l'île de Gorée (Sénégal) », *Géographie et cultures*, 112 | 2019, 49-66.

Jeanneret Yves, *La fabrique de la trace*, Londres, Iste Éditions, 2019.

Mbembe Achille, « Pouvoirs des morts et langage des vivants. Les errances de la mémoire nationaliste au Cameroun », *Politique africaine*, n°22, 1986, pp. 37-72.

Mbembe Achille, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.

Mbembe Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, La Découverte, 2020, nouvelle édition.

Onana Enanga Yvonne, "Slavery and the Slave Trade on the Cameroon Coast: The case of Bimbia, 1760-1902", long essay for the degree of Bachelor of Art and History, university of Buea, June 1997.

Owona Adalbert, *La naissance du Cameroun (1884-1914)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

Sarr Felwine et Savoy Bénédicte, *Restituer le patrimoine africain*, Paris, Rey/Seuil, 2018.

Sigankwé Tièmeni, « Mémoire nationaliste versus mémoire colonialiste », *Socio-anthropologie*, 37, 2018, 123-135.

Sinang Joseph Jules, « De l'oubli à la valorisation de la mémoire de l'esclavage et des traites négrières au Cameroun postcolonial », in Lawrence Aje et Nicolas Gachon (dir.), *La Mémoire de l'esclavage. Traces mémorielles de l'esclavage et des traites dans l'espace atlantique*, Paris, L'Harmattan, 2018, pp. 51-76.

Sinou Alain, « Enjeux culturels et politiques de la mise en patrimoine des espaces coloniaux », *Autrepart*, vol. 33, no. 1, 2005, pp. 13-31.